

PIERRE BAUDUIN

# HISTOIRE DES VIKINGS

Des invasions  
à la diaspora

Tallandier





# HISTOIRE DES VIKINGS

## Du même auteur

*Le Monde franc et les Vikings (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 2009.

*La Première Normandie (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles). Sur les frontières de la Haute-Normandie, identité et construction d'une principauté*, Caen, Presses universitaires de Caen, coll. « Bibliothèque du Pôle universitaire normand », 2004 ; 2<sup>e</sup> éd. 2006.

*Les Vikings*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2004 (3<sup>e</sup> éd. 2018).

Pierre Bauduin

# HISTOIRE DES VIKINGS

*Des invasions à la diaspora*

Tallandier

Cartes : © Centre Michel de Bouïard-CRAHAM (UMR 6273) /  
Éditions Tallandier, 2019

© Éditions Tallandier, 2019  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-2130-3

## Avant-propos

Les vikings suscitent passions et questions. Le présent ouvrage s'efforce de comprendre les premières et de répondre aux secondes. Sans doute est-ce là une bien grande ambition, au regard de l'ampleur des travaux déjà publiés et qui continuent, chaque année, de témoigner de l'intérêt et de la curiosité provoqués par les vikings. Cela rend aussi nécessaire un essai de synthèse, dont les orientations sont expliquées dans l'introduction de ce volume.

Ce livre est le résultat d'une longue fréquentation des vikings, depuis plus d'une vingtaine d'années. Je suis arrivé aux vikings parce que, travaillant sur les origines et les débuts du duché de Normandie, je fus amené à m'intéresser à leur établissement en Neustrie et à leurs relations avec la société franque. Il fallait situer cette expérience dans les tentatives faites par le pouvoir franc pour s'accorder avec les chefs vikings opérant dans le royaume et dégager les conditions politiques et sociales qui avaient favorisé l'intégration des premiers comtes normands de Rouen dans l'espace politique de la Francie occidentale.

Il est vite apparu la nécessité d'établir des comparaisons avec les autres fondations issues du mouvement viking dans l'ouest de l'Europe, en considérant les liens entre l'installation des vikings et les évolutions internes du monde scandinave, les différentes réactions des sociétés concernées par l'arrivée des nouveaux venus, l'insertion – réussie ou non – de ces derniers dans les structures politiques et sociales des pays de l'Occident chrétien, les processus d'acculturation révélés par la christianisation, les échanges linguistiques ou les témoignages archéologiques. La double nécessité d'envisager le mouvement viking dans sa

globalité tout en tenant compte de la diversité des expériences menées dans chacun des pays ou régions concernés m'a conduit, à l'occasion d'un projet franco-russe, à étendre le champ d'investigation dans l'est de l'Europe et à élargir le questionnement pour l'engager dans une direction – celle des transferts culturels – sous-jacente à ce volume. D'autres perspectives, parfois seulement esquissées ou abordées dans des travaux récents qu'il convenait de discuter, ont trouvé place dans cette approche, des origines du phénomène viking, qu'il fallait restituer dans le contexte des sociétés scandinaves du I<sup>er</sup> millénaire et de l'essor des échanges de toute nature, à une réflexion sur la violence ou encore sur les identités, de l'historiographie moderne et contemporaine de ce que l'on appelait naguère les « invasions normandes » à l'émergence, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, d'un nouvel objet d'histoire, la « diaspora viking ».

Cet élargissement progressif, à la fois dans l'espace et quant aux problématiques touchant aux vikings, m'a convaincu de la nécessité d'un mouvement inverse permettant l'élaboration de la synthèse qui est aujourd'hui proposée. Le cheminement en est aisément repérable dans l'architecture de ce volume, de même que les choix – forcément discutables – qui ont été faits. Comme tels, ils ne relèvent pas de l'exhaustivité ou de l'encyclopédisme, mais bien plutôt d'une lecture que je propose de partager.



## Introduction

« En tout cas, il y eut un peuple du Nord (*Aquilonalis certe gentis*), je veux dire les Normands (*Normanni*), race d'hommes connus pour être toujours prêts à persécuter sans mesure les autres peuples par les pillages, les incendies et les rapines ; ils prirent l'habitude de remonter fréquemment le susdit fleuve [la Sèvre] en mettant à mort et en dépouillant de leurs biens tous ceux qu'ils pouvaient trouver sur leur chemin. On chante (*cantatur*) qu'une grande partie de ces colliberts fut détruite par le glaive des Normands, non sans que ceux-ci aient subi un grand massacre des leurs<sup>1</sup>. » Dans le récit sur la fondation de l'abbaye de Maillezais, située dans la région du Marais poitevin, qu'il compose entre 1067 et 1072-1073, le moine Pierre décrit le site de l'île où fut établi le monastère, un espace sauvage et boisé, entouré de marais, où seuls vivaient des ressources de la pêche des colliberts « prompts à la colère et presque implacables, sauvages, cruels, incrédules et grossiers et [qui] n'ont pour ainsi dire presque aucune trace d'humanité ». La suite du texte rapporte la construction par le duc d'Aquitaine Guillaume Fier-à-Bras (963-995), venu se livrer à la chasse, d'une fortification sur l'île parce qu'il lui était « impossible d'ignorer la rage des Normands (*Normannorum rabies*) » et afin de « réprimer la férocité (*feritas*) de ceux-ci ». Il arriva peu après qu'un chevalier, Goscelme, poursuivit un sanglier d'une taille extraordinaire que nul ne réussissait à atteindre. Il découvrit sa tanière au milieu des ruines d'une église et, pris de peur devant l'animal, il lui jeta une pierre d'autel, mais fut aussitôt frappé par le châtement divin pour cette profanation qui le laissa aveugle et paralysé. L'épouse du duc, Emma

de Blois, conseilla à Goscelme de réparer sa faute et décida alors, en accord avec son mari, de fonder en ce lieu un monastère.

Nous laisserons ici les *topoi* légendaires associés à la fondation dont le scénario (nature sauvage, redécouverte d'une église ruinée par l'intermédiaire d'un animal sauvage) rappelle étrangement celui de la restauration des abbayes normandes (Jumièges, Fontenelle/Saint-Wandrille, Fécamp)<sup>2</sup>. Si l'on ignore la réalité et le moment de l'affrontement relaté entre les « colliberts » et les « Normands », la menace viking dans cette région au IX<sup>e</sup> siècle, et encore dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle ou au début du XI<sup>e</sup> siècle, n'est nullement exclue<sup>3</sup>. À lire le moine Pierre, celui-ci faisait l'objet d'une tradition orale toujours vivante au moment où le rédacteur écrivait. Le plus surprenant est la description des colliberts – des hommes de condition servile<sup>4</sup> –, ravalés à une sorte d'infra-humanité qui ne dépareille pas celle des assaillants nordiques. Il ne faut pourtant pas s'en étonner outre mesure. De tels accents concernant des hommes de vile condition qui prirent les armes contre les vikings se retrouvent dans d'autres sources : ainsi en 859, les gens du commun (*vulgus promiscuum*) habitant entre Seine et Loire, qui s'étaient ligués pour résister bravement (*fortiter*) aux « Danois », sont taillés en pièces par les membres de l'aristocratie locale estimant qu'une telle association était une menace à leur pouvoir<sup>5</sup>. La défaite des manants met mieux en relief l'action du duc, qui, dans le passage suivant, assure la protection des lieux : c'est à lui, plus qu'aux colliberts, auxquels on reconnaît tout de même une certaine efficacité, que revient la défense et la reprise en main du pays. Conjecturer que les hommes du Nord ont pu être employés par les puissants pour ramener à l'ordre une population sur laquelle, manifestement, nul n'avait prise serait sans doute s'aventurer au-delà de ce que dit le moine Pierre.

Revenons aux *Normanni*. Pillages, incendies, rapines, meurtres, rage, férocité : le texte du moine Pierre rassemble quelques-uns des traits de l'action et des caractéristiques morales des vikings repris inlassablement par les sources médiévales contemporaines et postérieures aux « invasions vikings », qu'elles ont contribué à caractériser dans l'historiographie moderne. Nous reviendrons ultérieurement sur ces représentations contemporaines des vikings<sup>6</sup>. Il suffira ici de rappeler qu'elles furent surtout transmises par les sources occidentales et

émanent principalement des victimes des assaillants ou de personnes qui ont partagé leurs frayeurs. Leurs auteurs sont le plus souvent des hommes d'Église vivant dans des lieux qui étaient des cibles privilégiées des vikings. Ils ne sont pas toujours les témoins directs des événements, mais rapportent aussi les rumeurs colportées sur les assaillants : leur récit témoigne ainsi autant du retentissement des attaques sur les populations que des agressions elles-mêmes.

C'est d'abord une image négative qui retient l'attention. Les vikings sont présentés comme des « barbares », des païens, des pirates, des hommes cruels, cupides, sanguinaires et farouches. Ils apportent la ruine et le malheur, agissent par ruse et par duplicité. Ils pillent, incendient, dévastent, massacrent des populations sans défense, avilissent leurs victimes, profanent les églises, s'en prennent aux serviteurs de Dieu. Certains auteurs n'hésitent pas à les diaboliser : à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, Abbon de Saint-Germain, par exemple, utilise des expressions telles que « fils du Diable » ou « issus de la race de Satan<sup>7</sup> ». Cette image du viking féroce et destructeur se retrouve aussi bien dans les sources franques qu'anglo-saxonnes<sup>8</sup>. Il faut toutefois se garder de la généraliser à l'extrême. L'image des vikings n'est pas statique mais évolue selon les auteurs et au cours du temps : les traits négatifs se renforcent à mesure que leurs raids s'aggravent, dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle ou, en Angleterre, à la fin du X<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Les exactions commises furent également amplifiées par des récits ultérieurs, et avec elles les stéréotypes associés aux hommes du Nord<sup>10</sup>. Ces derniers peuvent être l'objet de plaisanteries ou de remarques facétieuses, qui sont parfois une manière d'interpeller les chrétiens qui se commettent avec eux<sup>11</sup>. Même s'ils sont moins fréquents et moins souvent retenus, il existe aussi des textes qui les dépeignent sous des traits moins négatifs : dans son *Poème sur Louis le Pieux*, Ermold le Noir décrit les Danois comme un peuple rapide et léger, habile aux armes, dont la réputation s'étend au loin, beau, agréable de visage et de taille<sup>12</sup>. L'habileté à manier les armes et l'audace des vikings sont reconnues par d'autres sources<sup>13</sup>. Les textes anglo-saxons témoignent d'un mélange de rejet, de fascination et d'attractivité à l'égard d'hommes qui présentent d'indiscutables traits de barbarie, mais aussi d'un prestige indéniable que leur valent leurs succès<sup>14</sup>.

Il serait abusif de décrire le propos des auteurs occidentaux uniquement sous les traits d'une « rhétorique des lamentations » (Albert d'Haenens). En dépit d'exagérations ou de désinformations, ils s'inspirent de faits véridiques et, même amplifiée, la frayeur provoquée était bien réelle. Cette image doit également être replacée dans les schémas culturels et idéologiques de leurs auteurs. Elle est le fait de clercs formés à la lecture et à la méditation de la Bible et des Pères de l'Église, et qui transposent à l'histoire de leur temps une vision chrétienne de l'histoire du monde. Ils reprennent les mêmes termes que les auteurs bibliques pour décrire leurs malheurs<sup>15</sup>. Ils font également appel à leur culture latine de l'Antiquité profane, à la fois pour modeler leurs œuvres et pour raconter des scènes contemporaines. Selon une expression de Lucien Musset, les clercs se seraient ainsi montrés moins soucieux de décrire exactement la vérité que de « recouvrir les vikings de la défroque de tous les barbares de bibliothèque<sup>16</sup> ».

L'explication, cependant, ne relève pas uniquement du domaine de la culture lettrée des auteurs, mais aussi de schémas d'interprétation qui s'intègrent à une vision chrétienne de l'histoire. Les revers furent interprétés comme des châtiments voulus par Dieu<sup>17</sup>, qui devaient être subis avec patience afin de pouvoir désarmer la colère divine. Albert d'Haenens y voyait l'expression d'un fatalisme ou d'une résignation, mais cette opinion doit être nuancée<sup>18</sup> : les témoignages contemporains, en effet, ne reflètent pas une attitude passive des clercs. Au contraire, ceux-ci appellent leurs coreligionnaires à faire pénitence et à réveiller leur foi et leur dévotion. Par ailleurs, le clergé ne voit aucune contradiction entre la conviction qu'un châtiment voulu par Dieu afflige les chrétiens et la nécessité de prendre des mesures défensives pour se protéger des assaillants. Les païens ne sont pas uniquement des ennemis à combattre, mais il est parmi eux des hommes dont il faut tenter de sauver l'âme et d'intégrer, par le biais de la conversion, à la société chrétienne.

Les sources écrites désignent les vikings (nous reviendrons sur ce mot) sous différents noms, qui renvoient à leurs origines supposées, à leurs activités, à leur religion, à des caractéristiques culturelles ou morales, avec toutefois des différences selon les langues ou les auteurs. Les sources latines parlent fréquemment de *Normanni* (« Normands »),

de *Dani* (« Danois »), de *pyratae* (« pirates »), de *pagani* (« païens »), que l'on retrouve aussi dans les textes anglo-saxons (*Norðmenn* ; *Dene* ; *hæðene*). Ne voyons pas dans les premiers (« Normands », « Danois ») des qualificatifs ethniques. Les *Normanni* ont le sens d'« hommes du Nord », même si dans certains textes tardifs ils ont pu désigner aussi plus spécifiquement des Norvégiens. Et parce que parmi les « Normands », les Francs et les Anglo-Saxons eurent le plus souvent affaire à des *Dani*, les textes admettent souvent une équivalence entre les deux. Les sources irlandaises – qui emploient de manière épisodique *Nordmanni* (surtout dans un contexte dublinois) – décrivent les nouveaux venus d'abord (jusqu'aux années 820) comme des « gentils » (latin : *gentiles* ; vieil irlandais : *genti*), au sens hébraïque du mot, comme des « païens ». À partir de la fin des années 820, à mesure que les raids s'intensifient, apparaît le terme de *gaill* (« étrangers ») qui s'impose aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles jusqu'au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels on distinguera sporadiquement les *Dubgaill* (« étrangers sombres ») et les *Finngaill* (« étrangers clairs »), dont l'interprétation est discutée, et les *Gall-Goídil* (« étrangers gaélophones »)<sup>19</sup>.

Les vikings sont parfois simplement qualifiés d'après la force armée qui conduit les opérations, telle que la « grande armée » (*micel here*), dans la *Chronique anglo-saxonne*, ou la « grande flotte des païens » (*magna paganorum classis*, chez Asser) qui opèrent en Angleterre à partir de 865, les « gens de la flotte » (*flotan*, et son dérivé *scipflotan*, « les gens de la flotte de navires »), ou tout simplement l'armée (*here*). À partir des années 830, d'abord en Irlande<sup>20</sup>, puis rapidement dans le reste des îles Britanniques et sur le continent, les noms des chefs qui conduisent les flottes ou les bandes vikings sont mentionnés. Cette sortie de l'anonymat traduit à la fois une amplification de leurs activités et une implication accrue dans les affaires des territoires et des populations qui y sont confrontés. Elle souligne également que ces groupes se constituent autour de chefs de bandes capables de réunir des forces hétéroclites pour un objectif commun – d'abord s'enrichir – et de conserver, si le succès est au rendez-vous, la cohésion des hommes qui se sont joints à eux.

Les sources emploient rarement le mot viking, dont l'origine est discutée. Une étymologie souvent suggérée est *wik* (« anse, baie »), le

« viking » serait ainsi « l'homme de la baie ». Le terme peut aussi dériver du *wic* (de même racine que le latin *vicus*), dans le sens d'agglomération marchande, qui a laissé son nom à plusieurs sites portuaires riverains des mers septentrionales (Quentovic dans le nord de la Gaule, Hamwih ou Sandwich en Angleterre). Il a parfois été associé à la Vík (auj. Viken), la région du fjord d'Oslo, ou au verbe *víkja*, renvoyant à une technique de navigation. Il n'y a pas de certitude sur ce point, et l'étymologie (supposée) ne résout pas les questions posées par les significations qui ont pu être associées ultérieurement au mot<sup>21</sup>. Les plus anciennes occurrences connues (*uuicingsceadan*, *uuicingsceadae*, *wicingscaedān*) se retrouvent dans des glossaires anglo-saxons à partir du VII<sup>e</sup> siècle, donc avant le mouvement viking, si l'on en retient sa chronologie traditionnelle, et le mot est associé à la piraterie ou à l'état de pirate, traduisant le latin *piraticam* ou *piratici*, présentés comme une activité criminelle (que rend *scaedā*, « crime »)<sup>22</sup>. *Wicing* est ensuite employé, mais rarement, dans les sources anglo-saxonnes (par exemple, la *Chronique anglo-saxonne* pour les années 879, 885, 917, 982 ; le poème de la *Bataille de Maldon*, fin X<sup>e</sup> siècle) : il garde un sens de pirate (chez Ælfric d'Eynsham), mais davantage pour désigner des groupes spécifiques que le gros des armées vikings (*Chronique anglo-saxonne*) et acquiert aussi un sens plus général pour désigner les assaillants nordiques (*Maldon*<sup>23</sup>). Les sources norroises contemporaines (inscriptions runiques, poésies scaldiques) distinguent le *víkingr* (pluriel *víkingar*) et la *víking*<sup>24</sup>. Le premier désigne un personnage, peut être employé comme nom propre (*Víkingr*), ce qui dénote une connotation positive, mais apparaît plus souvent (notamment dans les vers scaldiques) comme nom commun pour qualifier des ennemis, des opposants ou en tout cas des gens dont il fallait se méfier. Le contexte d'utilisation du mot suggère que les *víkingar* (le terme est surtout employé au pluriel) agissaient en groupe, pour des opérations militaires liées à la piraterie ou du moins aux activités maritimes. La *víking* renvoie à une activité de cette nature : partir *í víkingu*, c'est aller généralement en expédition maritime à des fins de commerce et/ou de prédation. Même si *víkingr* peut revêtir un sens péjoratif, les activités auxquelles se livre celui qui est ainsi qualifié sont acceptées par la société. Dans la littérature norroise postérieure à la période viking,

particulièrement les sagas rédigées à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, *vikingr* et *viking* acquièrent un sens plus large mais qui peut varier selon les contextes géographiques ou littéraires. Quelles que soient les sources norroises, enfin, *vikingr*, même s'il se rapporte souvent à un Scandinave, ne renvoie pas à une identité ethnique particulière. Les Scandinaves qui s'aventurèrent sur les routes de l'Orient sont fréquemment qualifiés de « Rous » (Rus') ou de « Varègues ». Le premier terme (*Rhôs*) apparaît dans une source occidentale, les *Annales de Saint-Bertin*, sous l'année 839, et il est également attesté dans les sources arabes ou byzantines à partir du milieu du IX<sup>e</sup> siècle. « Rous » désigne à l'origine des groupes établis le long des itinéraires commerciaux de l'Europe orientale, plus particulièrement les élites princières et leur suite, et ultérieurement, à partir du X<sup>e</sup> siècle, les habitants de la Russie d'Europe (quelle que soit leur origine) et le pays lui-même. Le nom renvoie probablement au mode de déplacement utilisé, la navigation à la rame, pour qualifier des hommes venus de Scandinavie voyageant dans les eaux de la Baltique et il fut emprunté par les populations finnoises entrées très tôt à leur contact. Les historiens modernes ont souvent retenu le terme de « Varègues », attesté par les sources dans différentes langues (russe : *varjagi* ; grec : *varangoi* ; arabe : *warank* ; norrois : *væringjar*), pour mieux distinguer des vikings opérant à l'ouest du continent européen. Le nom est entré en usage plus tardivement, dans le courant du X<sup>e</sup> siècle, pour désigner des Scandinaves au service des princes russes ou de l'empereur byzantin, peut-être pour mieux différencier les nouveaux arrivants – mercenaires ou marchands – des Rous déjà slavisés. Là encore, il convient de demeurer très prudent quant aux étiquettes ethniques accolées aux termes employés.

Cette dernière remarque revêt une importance particulière en raison des développements sémantiques et des usages du mot « viking » depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, sur lesquels nous reviendrons dans un chapitre ultérieur. Il est devenu en effet courant d'employer « viking » pour désigner des populations, des territoires, des activités ou des traits de civilisation qui se rapportent aux Scandinaves de la période viking. Cette équivalence, souvent associée à une capitalisation du nom « Viking » (avec une majuscule), est aujourd'hui de plus en plus contestée, notamment en ce qu'elle colore d'une acception ethnique

des groupes ou des populations dont la cohésion ne se fondait pas sur l'ethnicité. Parmi les acceptions actuelles figurent donc un « label culturel » accordé au mot, le caractère « transnational », voire « trans-migrant », des groupes qu'il qualifie ou – mais ce n'est pas contradictoire – des définitions qui renvoient au plus près des activités de rouliers des mers faites par les vikings pour s'enrichir<sup>25</sup>. Le débat n'est pas anecdotique, car il procède d'une volonté de ne pas essentialiser les vikings et d'inscrire jusque dans la graphie du mot quelques vérités admises par l'immense majorité des historiens et qui relèvent parfois simplement du bon sens : les Scandinaves n'étaient pas tous des vikings ; les vikings n'étaient pas tous scandinaves ; il n'y avait pas de « peuple viking ». Le choix d'utiliser un « v » minuscule dans ce volume répond à cette préoccupation. Pour autant, cette graphie n'adhère pas au choix de ramener simplement les vikings à leur activité *i vikingu*, car ces derniers s'inscrivent également dans une mémoire culturelle née durant les temps vikings et surtout développée ensuite, tandis que les débats historiographiques récents, par exemple autour de la « diaspora viking », renvoient largement au-delà d'un genre de vie ou d'activités en connotant fortement « viking » d'une acception culturelle.

Les vikings sont devenus un objet d'étude complexe, que traduit assez bien le passage, en moins d'un demi-siècle, d'une orientation dominante donnée aux « invasions normandes » au thème de la « diaspora viking », développé depuis le milieu des années 2000. Le but de cet ouvrage est de proposer une lecture du phénomène viking qui intègre les orientations d'une recherche qui a évolué dans plusieurs directions. Celle-ci comportera cinq tableaux.

Les vikings appartiennent à la mémoire culturelle de l'Europe ; leur histoire et leurs représentations fascinent aujourd'hui bien au-delà du continent européen, y compris dans la culture de pays qui n'ont jamais été concernés de près ou de loin par leur expansion. Il importe donc de comprendre comment les vikings ont été construits aux époques moderne et contemporaine. Ce préalable aide à aborder la façon dont s'est élaboré le savoir historique les concernant, en particulier le poids des traditions nationales et des écoles historiographiques, afin de déterminer comment elles influencèrent notre connaissance des vikings.



Parce que cette construction des savoirs dépend aussi des sources disponibles, et que celles relatives aux vikings varient d'une région ou d'un pays à l'autre, il nous faudra compléter cette perspective historiographique par une présentation des sources. Elle précédera un synopsis de la période qui servira de trame aux facteurs étudiés dans les chapitres ultérieurs.

Il est possible de réfuter les formes d'essentialisme à fondement ethnique et il est certain qu'une approche de l'Europe du Nord pour le I<sup>er</sup> millénaire de notre ère ne saurait s'embarrasser des frontières étatiques modernes – ce qui ne veut pas dire qu'il n'existait pas des espaces de transition et des limites au sein d'une Scandinavie longtemps présentée comme un espace culturellement homogène. Il n'en demeure pas moins qu'il serait illusoire de comprendre le phénomène viking sans le restituer dans le temps long de l'évolution des sociétés scandinaves au cours du I<sup>er</sup> millénaire. L'impression d'un surgissement donné par les sources occidentales de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle s'atténue à considérer les relations qui existaient entre la Scandinavie et le continent européen bien avant cette date. C'est à Hoby, au Danemark, que fut mis au jour le plus important service à boire romain des débuts de notre ère jamais découvert. Cette référence au passé romain permet également de situer sur le long terme l'évolution des sociétés nordiques. C'est bien dans le prolongement de ces mouvements qu'il faut comprendre les débuts du phénomène viking. C'est en appréhendant le fonctionnement des sociétés scandinaves qu'il est possible d'envisager et d'expliquer certains traits du mouvement viking.

C'est cette idée de mouvement qui animera la troisième partie de l'ouvrage, et mobilisera des concepts qui ont participé à un renouvellement récent des questionnements abordés. Deux axes majeurs – qui se recoupent sur plusieurs points – guideront le développement. L'un nous portera sur les circulations, les itinéraires, les « routes », les réseaux et les centres d'échanges. L'autre ramènera les hommes et les femmes au centre du propos, en rappelant que la période viking fut aussi un temps de migrations et de colonisation – y compris sur des terres qui n'avaient jamais été humanisées –, et elle renverra à des faits associés depuis quelques années à une « diaspora viking »,

termes et expressions qui nécessiteront tous d'être explicités, remis en contexte et nuancés.

C'est pourquoi il faudra envisager deux autres aspects, en apparence contradictoires, l'un sur la violence et l'autre sur l'accommodation, qui formeront les points de départ des quatrième et cinquième parties. Le temps des vikings fut un temps de violence, à l'aune des sociétés contemporaines. Celle-ci s'intègre dans les mécanismes de l'échange, dont elle est une des modalités. Parler de la guerre, de la violence, de la prédation, mais aussi de la paix ne conduit pas à retomber dans le stéréotype du viking destructeur, ou, inversement, à dénier les effets dévastateurs des épisodes guerriers. Il s'agira de se demander de quoi cette violence est faite, pourquoi elle est ressentie comme telle, ce qui conduit à s'interroger sur les normes, admises ou non, de cette violence, ses formes, ses limites et les manières d'y mettre fin.

L'accommodation, les transferts culturels et l'intégration formeront les lignes directrices de la cinquième partie. Ces concepts guideront notre exploration des transformations que connut la Scandinavie à partir de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, sous l'effet de la christianisation et de la construction des monarchies chrétiennes, et ils amèneront à s'interroger sur la part des Scandinaves dans ces processus, que l'on sait maintenant plus active et plus créatrice qu'on ne l'a longtemps reconnue. Ils seront également mis à contribution pour l'examen des différentes expériences vikings, étudiées au travers de cinq cas qui, à défaut d'être exhaustifs, permettront de restituer, au travers des questionnements sur la cohabitation des communautés ou la formation des identités, la part d'originalité de chaque situation qui a contribué à conjuguer au pluriel les mondes vikings.

I

CONSTRUIRE LES VIKINGS



Les vikings renvoient à une multitude de représentations construites dans des milieux et des contextes différents. Ce sont des mots, des images, des discours, plus ou moins élaborés, formulés, compris ou interprétés par différents individus ou communautés. Objets d'étude et de passion, les vikings ont pu servir des causes identitaires, pour s'en revendiquer ou au contraire pour s'en démarquer. Mais leur popularité tient aussi en partie à ce qu'ils ont pu incarner une forme d'altérité construite par la fiction artistique – littéraire, picturale ou cinématographique –, ou représenter un « autre » qui demeure malgré tout assez proche, voire familier, en dépit de l'écart qui nous en sépare dans le temps et des connotations de barbarie et de férocité qui lui demeurent attachées.

Les penser en ces termes serait cependant infiniment réducteur et ferait bien peu de cas de l'immense effort déployé pour analyser et comprendre le phénomène viking. Cependant, quelle que soit la somme d'érudition déployée par les savants et les chercheurs, il importe de replacer leurs discours dans le contexte épistémologique qui les a produits. Les vikings ont été l'objet de constructions savantes, inspirées par des traditions académiques et des écoles historiques dont il convient de discerner la portée et la prégnance jusqu'à nos jours.

Les sources qui nous les font connaître, et ce que l'historien en fait, reflètent des modes de pensée et d'expression qu'il est nécessaire de prendre en compte. En cela, rien de très nouveau ni de spécifique à la période des vikings, sauf à rappeler que l'essentiel de la documentation écrite contemporaine de l'époque provient de témoins

extérieurs au monde scandinave et que celle produite dans les pays nordiques fut élaborée ou mise par écrit tardivement, pour l'essentiel à partir du XII<sup>e</sup> siècle. « Faire source », entendons par là retenir une documentation comme un témoignage licite pour l'historien, a un sens à l'énoncé, par exemple, des débats – aujourd'hui atténués mais loin d'être clos – sur l'historicité des sagas. Les données matérielles, si elles ne se heurtent pas aux mêmes difficultés de décalage chronologique, n'échappent pas non plus à la dialectique de la construction des sources. Dans un autre domaine, la génétique dite historique, et son utilisation récente, pose, à sa manière et parfois de façon très polémique, la question de ce qui fait source.

Comment les vikings sont-ils devenus un objet d'histoire, dans le sens d'une catégorie historicisée produite par l'historiographie, mais aussi les productions littéraires ou artistiques ? La construction des vikings est un processus qui s'étend sur la longue durée, depuis la fin du I<sup>er</sup> millénaire jusqu'à nos jours. Les temps forts de cette partie (« Mythes, images et représentations », « Faire l'histoire des vikings », « De la construction des sources ») nous amèneront à remonter le temps, des plus contemporains vers le Moyen Âge. Il n'existe pas de limites étanches entre ces trois points. Mythes et représentations se nourrissent des sources qui les ont influencés et où ils prennent souvent leur origine, parfois par le biais de l'historiographie. Et si cette dernière a pu renverser des mythes, elle a aussi contribué à créer de nouveaux, parfois sous la forme moderne de paradigmes. La construction des vikings s'est nourrie de cet ensemble. Elle offre également un point d'entrée pertinent à un questionnement sur les transferts culturels en mettant en avant la transmission, la réception et l'adaptation d'idées et d'images à différentes échelles de temps et d'espace (européenne, voire internationale, nationale et régionale).

## CHAPITRE 1

### Mythes, images, représentations

L'une des manières d'entrer dans l'univers des représentations contemporaines des vikings est de regarder les désignations, représentations ou symboles qui leur sont attachés par la publicité, la bande dessinée, le cinéma, les séries télévisées, les créations musicales. La plupart des adeptes des communications connectées sont familiers du standard d'échange de données désigné sous le nom de *Bluetooth* (créé en 1996 et adopté en 1998), un mot dont la forme anglicisée renvoie au roi danois Harald à la Dent bleue (Harald Blåtand en danois), qui passe pour avoir unifié les Danois dans le troisième quart du X<sup>e</sup> siècle et revendiqua, dans une célèbre inscription runique du site royal de Jelling, d'avoir « gagné pour lui tout le Danemark<sup>1</sup> ». Le parrain de *Bluetooth*, Jim Kardash, aurait eu l'idée du nom à la lecture d'un des plus célèbres romans du XX<sup>e</sup> siècle mettant en scène des vikings, *Orm le Rouge* de Frans Gunnar Bengtsson, publié à partir de 1941. Le logo de la marque, deux runes stylisées sur fond bleu censées représenter les initiales de Harald Blåtand, ramène à ce précédent historique prestigieux utilisé ici comme symbole de rapprochement (entre les appareils connectés et entre les entreprises qui créèrent cette norme) et réutilisé à des fins publicitaires<sup>2</sup>. Rapprochement, connexion, signe d'une certaine modernité, l'usage du nom résonne comme un clin d'œil à une histoire connectée et à une analyse en termes de réseaux, qui se sont invitées ces dernières années dans l'historiographie des vikings. Plus généralement, elle montre que le passé viking a pu être valorisé, au point d'en faire un symbole positif destiné à promouvoir un produit ou une marque. Il n'y a là rien de nouveau. Dès les années

1920, un navire viking est présent sur le bouchon de radiateur d'une nouvelle voiture<sup>3</sup> – autre symbole de modernité du temps – Rover, scellant un long processus de réhabilitation culturelle connotant les vikings de toute une série d'images positives qui pouvaient être reprises pour identifier une marque automobile<sup>4</sup>. Noms et images associés aux vikings s'affichent de nos jours de manière très courante, et pas uniquement dans des pays ou des régions historiquement liés à l'expansion scandinave. Début 2018, un sondage à « viking » dans la base de l'INPI (Institut national de la propriété industrielle)<sup>5</sup> français renvoyait à quelque 350 occurrences de marques internationales, communautaires et françaises, et on ne compte plus le nombre de clubs sportifs – de toutes disciplines, mais notamment celles associées aux représentations des mondes nordiques – ou d'associations (y compris de descendants d'émigrés scandinaves) qui ont adopté cette appellation<sup>6</sup>. À défaut d'une étude exhaustive sur le sujet, nous nous bornerons à remarquer la récurrence de l'épithète aux activités associant « viking » au mouvement, au déplacement, à la nature, à certaines formes de bien-être, d'aventure ou de conquête. On rappellera ici que « Viking » fut le nom donné par la NASA à un programme d'exploration de la planète Mars en 1975 et aux deux vaisseaux spatiaux lancés à cette occasion.

## LE MYTHE ILLUSTRÉ

Les arts figuratifs, le cinéma et la télévision ont contribué, notamment à partir des années 1950, à ancrer un certain nombre de stéréotypes associés aux vikings depuis la période médiévale et, plus proche de nous, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Si les premiers films apparaissent au début du XX<sup>e</sup> siècle (*The Viking's Bride* [1907], *The Viking's Daughter*, *the Story of Ancient Norsemen* [1908], *The Last of the Saxons* [1910], de James Stuart Blackton pour ces deux derniers), c'est principalement aux États-Unis (et secondairement en Europe) que les vikings deviennent des figures de cinéma dans les années 1950-1960<sup>7</sup>. La production hollywoodienne sur ce thème s'inscrit dans le contexte du développement d'un genre mettant en scène de grandes fresques ayant



pour thème ou comme toile de fond les temps bibliques, l'Antiquité classique et les premiers chrétiens, le Moyen Âge européen, et dont l'engouement s'explique, au moins en partie, par les possibilités romanesques qu'offre ce genre de fiction historique dans un pays où les traces de ce passé sont absentes. Si quelques films sortent du lot – en premier lieu *Les Vikings* de Richard Fleischer (1958), dont le succès fut servi par des acteurs (Kirk Douglas, Tony Curtis), des décors, des reconstitutions remarquables et une technologie Technicolor –, d'autres usent jusqu'à la corde un filon qui s'étioloit passé les années 1960. Les vikings présentés à l'écran renvoient souvent à des stéréotypes tant physiques (longs cheveux, barbe, musculature saillante ou embonpoint proéminent) que moraux (courageux mais rusés, cruels, brutaux, impitoyables, truculents, animés par la démesure). Aventures, prouesses navales – avec le recours à des reconstitutions réussies, par exemple dans *Les Vikings* de R. Fleischer ou *Les Drakkars* (*The Long Ships* de J. Cardiff, 1964) –, scènes de combat et de banquets suivent le fil d'un scénario plus ou moins heureux, parfois appuyé sur des œuvres ou des personnages de la littérature nordique médiévale (*Saga de Ragnar Lodbrok* pour *Les Vikings*). Pour autant, le « film de viking » ne forme pas un genre unique. Les stéréotypes peuvent servir la parodie, comme dans *Erik le Viking* de Terry Jones (1989), dans la veine des Monty Python, avec un héros bien décidé à mettre fin à une vie faite de meurtre, de viol et de pillage : une des scènes du film fut reprise par l'hebdomadaire *The Economist* pour illustrer le « non » danois au traité de Maastricht (1992). Les hommes du Nord servent l'*heroic fantasy* (*Pathfinder. Le sang du guerrier* de Marcus Nispel, 2007), baignant dans la légende et une nature mystérieuse (*La Légende de Beowulf* de Robert Zemeckis, 2007), quand ce n'est pas dans des scènes mêlant la science-fiction aux aventures barbares (*Outlander, le dernier Viking* de Howard McCain, 2008), la violence et le pathétique (*Le Guerrier silencieux* de Nicolas Winding Refn, 2009). Délaissés un temps après les grandes productions des années 1950-1960, les vikings de l'écran ou de la console de jeux continuent à fasciner un public d'amateurs comme le montre l'engouement pour la série canado-irlandaise *Vikings* créée par Michael Hirst, diffusée

depuis 2013 et mettant en scène les exploits d'un groupe de vikings mené par Ragnar Lodbrok.

L'image, la représentation et la place des vikings dans les fictions et la création artistique contemporaines sont devenues un sujet d'étude en soi. Si elles renvoient fréquemment au « mythe viking » bien décrit par Régis Boyer pour les lettres françaises, il convient d'en souligner la diversité des thèmes, des analyses et des supports qu'illustrent par exemple des travaux récents sur la musique métal, la littérature de jeunesse et la bande dessinée ou le roman historique<sup>8</sup>. La création ne brode pas sur les mêmes registres, mais enrichit le répertoire et en multiplie les approches, tout en fournissant des éléments d'interprétation à certaines réalités politiques, culturelles et sociales. L'humour et la parodie font une entrée en force avec la bande dessinée dans les années 1960, avec le succès (bientôt international) d'un antihéros timide et intelligent, *Vic le Viking* (publié par Runer Jonsson à partir de 1963), ou d'*Astérix et les Normands* (René Goscinny et Albert Uderzo, 1967) : dans ce dernier, le répertoire comique de clichés (crâne à boire, casque à corne, ignorance de la peur au point de chercher à l'apprendre) est renforcé de jeux de mots onomastiques (Grossebaf, Batdaf...), sur fond d'images régionales (calva érigé en une sorte de potion magique, cuisine à la crème côté normand ; désinvolture du « Lutécien ») et d'anachronismes (les Normands au temps de César !). Costaud, dépeigné, barbu, cornu, bourru mais amateur de festins et d'attaques de châteaux, Hågar Dünor (*Hågar the Terrible*, puis *The Horrible*, créé en 1973 par Dik Brown) combine les attributs du viking et des aventures dont le comique provient de l'interaction avec un quotidien stressant et de la transposition au passé d'une satire des rôles familiaux. Une étude récente des fictions suédoises situées à l'époque viking, souvent fort bien documentées, suggère l'engagement de plusieurs auteurs dans une réflexion autour de phénomènes contemporains, parfois au prix d'une relecture idéologique du passé : inégalités sociales et lutte des classes (Jan Fridegård), féminisme (Dagmar Edqvist), tolérance et diversités culturelle et sexuelle (Katarina Mazetti). Dans un même ordre d'idées, la reprise du registre idéalisé du guerrier brave, sans peur devant la mort, au sens de l'honneur et de la communauté, sert, pour certains groupes de *folk metal*, la critique virulente d'une société

dont, paradoxalement, ils utilisent le progrès technique pour exprimer le rejet de la modernité.

## NAISSANCE DES VIKINGS

Si, comme nous le verrons plus loin, le début du XIX<sup>e</sup> siècle représenta un moment important dans la construction de la représentation moderne des vikings, il convient d'en rechercher les prémices en remontant plus haut dans le passé. Les vikings ne forment pas alors une catégorie historicisée et se fondent encore souvent dans un ensemble mal défini de peuples du Nord.

La parution en 1514, à Paris, dans l'atelier de l'humaniste Josse Bade, des *Gesta Danorum* (alors publiées sous le titre *Danorum Regum heroumque Historiæ*) écrites vers 1200 par Saxo Grammaticus, marqua une étape importante de la diffusion, au sein de l'élite cultivée européenne, des antiquités nordiques. Préparée par le savant danois Christian Pedersen, l'œuvre connut un vif succès – Érasme salua le style de son auteur – et fut plusieurs fois rééditée (Bâle, 1534 ; Francfort-sur-le-Main, 1576), ouvrant tout à la fois l'histoire du Nord à la curiosité des savants et à l'imagination créatrice des écrivains, dont plus tard le *Hamlet* de Shakespeare (1601) se fit l'écho. À vrai dire, l'édition commandée par Christian II de Danemark (1513-1523) et soutenue par l'épiscopat danois ne répondait pas seulement à des desseins humanistes, mais s'inscrivait dans une confrontation historiographique opposant le Danemark à la Suède dans les dernières années de l'union de Kalmar (1397-1523), soutenue par la monarchie danoise. Portant à la connaissance du public les exploits des anciens Danois, l'ouvrage y exaltait leurs victoires, notamment sur les Suédois, qui y figuraient sous la domination de leur puissant voisin méridional. La production historiographique suédoise, qu'avait illustrée une première histoire nationale de la Suède (*Chronica regni Gothorum*) composée vers 1470 par Ericus Olai, avec une forte tonalité épiscopale (en faveur du siège d'Uppsala) et antidanoise, avait présenté la Suède comme le berceau des anciens Goths. Elle s'attacha sans tarder à démontrer la puissance suédoise, qu'exaltèrent les frères Magnus, Johannes et Olaus.

Sans s'attarder ici sur la complexité du contexte dans lequel s'élaborèrent leurs œuvres – où, à la rivalité avec le Danemark, s'ajoutèrent la résonance des déchirements religieux au moment des débuts de la Réforme et la critique d'une monarchie nouvelle incarnée par Gustave Vasa (1523-1560) –, il convient d'en souligner la portée, à la fois dans l'historiographie du pays et, de manière plus générale, dans les représentations du Nord<sup>9</sup>. L'insistance sur les origines gothiques, chez Johannes, avait pour corollaire un renversement du rôle des Goths dans l'histoire européenne, susceptible de contrebalancer leur réputation de fossoyeurs de l'Empire romain. En les dépeignant sous les traits de guerriers nobles et vertueux, animés de sagesse et d'une culture estimable, il devenait possible de prétendre une forme de suprématie du Nord sur les Grecs et les Romains affaiblis par leurs vices. Ce destin s'accomplissait d'autant mieux qu'Olaus (*Historia de gentibus septentrionalibus*, 1555) mettait son talent à décrire la Suède comme un pays favorisé par Dieu, doté de richesses nombreuses et de conditions de vie dont la rudesse rendait les habitants vifs et endurants, menant une vie libre et indépendante. Les ouvrages des frères Magnus, notamment celui d'Olaus, traduit dans plusieurs langues, furent largement diffusés en Europe. En Suède, leur succès, d'abord un temps contrarié par les critiques apportées à la monarchie de Gustave Vasa, contribua à nourrir le gothicisme – un courant de pensée qui servit les desseins de puissance des monarchies scandinaves, et notamment de l'expansionnisme suédois au XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle – dont l'un des zélateurs, Olof Rudbeck, professa (*Atlantica sive Manhem*, publié de 1679 à 1702) qu'il fallait reconnaître dans la Suède des temps anciens l'Atlantide de Platon. À terme, les pays du Nord pouvaient s'enorgueillir d'un passé aussi ancien et glorieux que ceux de l'Europe méridionale, et ses anciens habitants de vertus forgées au contact d'une nature rude et faites de courage, d'endurance et d'amour de la liberté.

Cette redécouverte du passé passa également par la tradition érudite, la collecte – on songe par exemple à l'action du savant islandais Árni Magnússon (1663-1730) qui œuvra à recueillir les manuscrits islandais qui forment aujourd'hui l'essentiel de la collection arnamagnéenne<sup>10</sup> – et l'édition, parfois assortie d'une traduction en latin et donc accessible à un public lettré européen, des monuments épigraphiques et

littéraires du monde scandinave médiéval : inscriptions runiques (Ole Worm, 1636<sup>11</sup>), *Edda*<sup>12</sup> (Peder Hansen Resen, 1665), premières éditions de sagas (Olaus Verelius [1666, 1672] ; la *Heimskringla* [Johan Peringskiöld, 1697], poèmes scaldiques, ainsi que d'ouvrages historiques accordant une large place à ces matériaux comme Þormóður Torfason [= Thormodus Torfæus], *Historia Rerum Norvegicarum*, 1711), de recueils documentaires et d'outils de travail (lexiques, dictionnaires)<sup>13</sup>. La diffusion de ces sources fut facilitée par l'effort de traduction de plusieurs de ces pièces dans différentes langues européennes qu'illustrèrent dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle Paul-Henri Mallet avec *Introduction à l'Histoire du Dannemarc*, 1755 ; *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes, et particulièrement des anciens Scandinaves*, 1756 ; ou encore Thomas Percy avec *Five Pieces of Runic Poetry*, 1763 ; *Northern Antiquities*, 1770 (réédité six fois entre 1809 et 1902)<sup>14</sup>. L'intérêt porté aux anciens Scandinaves, et plus généralement aux Germains, bénéficia également des grandes entreprises d'édition des monuments de la littérature antique (ex. Tacite) et médiévale dans différents pays européens : l'analyse et la portée de ces travaux sur l'historiographie et la littérature du temps dépassent le cadre de cet ouvrage. Il importe en revanche de rappeler brièvement comment évolua la représentation des anciens Scandinaves.

À l'orée du siècle des Lumières, les hommes du Nord conservent cependant une solide aura de férocité et de barbarie héritée des chroniqueurs médiévaux. Évoquer Montesquieu revient souvent à rappeler sa théorie des climats, quand bien même il eut, sur ce point, des précurseurs. Dans *De l'esprit des lois* (XIV, 2), le baron de La Brède expose les effets du climat sur la physiologie et les qualités morales des hommes (en l'occurrence, pour les climats froids, une plus grande vigueur assortie de la confiance en soi, du courage, de la franchise, etc.). Ces arguments furent repris avec les outrances que l'on connaît, alors qu'il s'agissait pour l'auteur non de justifier une hiérarchie humaine mais d'exposer, en la fondant sur des principes naturels, sa théorie des gouvernements<sup>15</sup>. D'autres passages de l'œuvre de Montesquieu se rapportent aux invasions normandes et à l'installation des nouveaux venus dans ce qui devient la Normandie<sup>16</sup>. Le propos occupe une place modeste, mais n'en revêt pas moins une

importance non négligeable. Les invasions normandes reçoivent une tentative d'explication rationnelle, qui rompt avec une vision théologique de l'histoire les présentant comme un châtement divin, mais n'exclut nullement une explication religieuse en y voyant une vengeance de l'idolâtrie, rançon des exactions commises au nom d'une conversion imposée par la force par Charlemagne. Les invasions normandes s'inscrivent dans une dynamique de l'histoire de l'Europe, comme l'un des quatre grands changements (après les Romains, les Barbares et Charlemagne) connus par le continent. Elles s'articulent avec les autres conquêtes comme l'effet d'un mouvement de balancier entre le Nord et le Midi, et se font l'écho de celles des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles. S'y retrouve le mythe des hommes du Nord aux mœurs rudes mais épris de liberté et rebelles à la servitude, qui participe à une régénération à un moment marqué par une dégénérescence des institutions carolingiennes et les dissensions internes du monde franc. Les déprédations des pirates, venus « sur des espèces de radeaux ou de petits bâtiments », sont évacuées de manière laconique comme d'« étranges barbaries contre les ecclésiastiques » (*Pensées*) ou d'« étranges ravages » qui mirent fin aux querelles entre les Francs (*De l'esprit des lois*). Pas d'asservissement des populations conquises, mais pas davantage de compromission préalable : les nouveaux venus ont conservé leurs mœurs, établissant un ordre où les traditions scandinaves renouent avec l'héritage perdu des Francs. Les hommes du Nord sont ainsi perçus comme un moment de l'histoire de l'Europe, participant à une oscillation entre Nord et Midi, et associés à un idéal de liberté sur lequel peut se fonder une construction politique.

Dans son *Introduction à l'Histoire du Danemark*, le Genevois Paul-Henri Mallet (1730-1807) rendait hommage à l'auteur de *L'Esprit des lois* (publié à Genève en 1748) pour avoir su jauger « l'influence que les Nations du Nord ont eue sur les différentes destinées de l'Europe ». Beaucoup critiqué pour avoir semé la confusion (déjà introduite par d'autres avant lui) en présentant les peuples germaniques comme des Celtes, Mallet n'en représente pas moins un exemple intéressant de transferts d'idées et de connaissances sur le Nord<sup>17</sup>. Formé à Genève puis recruté comme professeur de français par le roi du Danemark, il fréquente les savants danois et étrangers, les archives publiques et